Le préhistorien et les langues. Entretien avec Jean-Paul Demoule

Par Paule Petitier et Fabien Simon

Jean-Paul Demoule, Paule Petitier et Fabien Simon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1961>

DOI : 10.4000/elh.1961

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 139-149

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Jean-Paul Demoule, Paule Petitier et Fabien Simon, « Le préhistorien et les langues. Entretien avec Jean-Paul Demoule », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1961> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1961>

Le préhistorien et les langues

Entretien avec Paule Petitier et Fabien Simon

Jean-Paul Demoule est un spécialiste de la néolithisation de l'Europe et des sociétés de l'âge du fer. Il a enseigné à l'université Paris I (Panthéon-Sorbonne) et est membre honoraire de l'Institut universitaire de France. Il s'est impliqué dans l'archéologie de sauvetage, et a participé à l'élaboration de la loi française

Droits réservés

sur l'archéologie préventive et à la création de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP), qu'il a présidé de 2002 à 2008. Ses travaux l'ont conduit à s'interroger sur l'histoire de l'archéologie et sur son rôle social, ou encore sur ses constructions idéologiques et, à ce titre, sur le « problème indo-européen ». Il a publié comme auteur, éditeur ou coéditeur, de nombreux ouvrages portant sur le néolithique (La Révolution néolithique en France, 2007 ; La Révolution néolithique dans le monde, 2010), l'archéologie (L'Archéologie préventive dans le monde, 2007 ; L'Avenir du passé. Modernité de l'archéologie, 2008 ; La Fabrique de l'archéologie en France, 2009), l'origine des langues (Origin and Evolution of Languages. Approaches, Models, Paradigms, 2008). Les deux ouvrages dans lesquels il décèle les arrière-plans idéologiques de certains « mythes » des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles (On a retrouvé l'histoire de France, 2012 ; Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident, 2014) ont suscité l'intérêt d'un large public.

La protohistoire comme discipline

Commençons par une question de terminologie en revenant sur la distinction entre préhistorien et protohistorien, second terme que vous semblez privilégier.

Il n'y a pas de définition stricte. Le terme « protohistoire » peut être employé pour désigner une période de transition, il peut s'appliquer aux sociétés sans écriture mais contemporaines de sociétés à écriture (comme celles des Gaulois, des Scythes). À Paris I, j'ai occupé le premier poste d'assistant en néolithique. Quand on a développé cet enseignement sur le néolithique, on l'a appelé « protohistoire » pour le distinguer du paléolithique. Pour ma part, je revendique qu'il est cohérent de faire commencer la protohistoire avec le néolithique, qui correspond à la principale révolution dans l'histoire humaine. Il est cohérent de distinguer les sociétés néolithiques et les sociétés paléolithiques. Mais le terme de « protohistoire » n'a pas la même acception pour tout le monde. Certains parlent de « préhistoire récente » pour le néolithique et de « protohistoire » pour l'âge du bronze et du fer.

Y a-t-il en archéologie des échanges autour des débats historiographiques des historiens ? La proximité de ce que vous décrivez pour la préhistoire et de ce qui marque le paradigme historiographique actuel est frappante : cela relève-t-il d'échanges concrets avec des historiens, de lectures, ou d'un contexte poussant historiens et préhistoriens à investir les mêmes « concepts » ?

On m'a confié un chapitre de *l'Histoire mondiale de la France* de Patrick

Boucheron, mais c'est un travail qui n'a pas vraiment donné lieu à des échanges. Je pense que le parallèle que vous relevez tient effectivement au *Zeitgeist* plus qu'aux échanges. En revanche, il y a un vrai dialogue entre les archéologues et les ethnologues (il existe une discipline nommée « ethnoarchéologie »), avec les linguistes aussi, mais pas vraiment avec les historiens.

Pourtant il existe des termes dont l'emploi commun est frappant : « circulations », « zones de contact »..., alors que d'autres, comme « civilisation », sont moins utilisés à l'heure actuelle en histoire.

Les archéologues ne parlent pas de « civilisations », mais de « sociétés ». Lorsque Dominique Garcia, Alain Schnapp et moi-même avons, l'année dernière, publié *Une histoire des civilisations*, ce sont nos éditeurs, La Découverte, qui nous ont conseillé ce terme de « civilisation », parce que cela leur a paru plus parlant pour le public. Le seul avantage est que, le livre commençant avec les premiers pré-humains il y a sept millions d'années, le titre implique qu'on est déjà, dès le début, dans la « civilisation ».

À la différence des historiens, qui ont aujourd'hui tendance à le manier avec prudence, vous n'hésitez pas à employer le terme « révolution ».

Il s'agit d'une révolution qui dure plusieurs millénaires, ce n'est pas 1789 ! Ce terme a été utilisé par l'archéologue australo-britannique Gordon Childe entre les deux guerres. Pour Lévi-Strauss, il n'y a que deux révolutions dans l'histoire

humaine : la révolution néolithique et la révolution industrielle. Je dis qu'il n'y en a qu'une, celle du néolithique. Après, tout en découle. Bien sûr, il faut nuancer. Cela dure deux mille, voire trois mille ans. Malgré tout, le terme me paraît pertinent. Ce n'est pas une révolution linéaire. On y constate des phénomènes de résistance au pouvoir. On le voit dans le livre de James Scott, *Homo domesticus* (La Découverte, 2019), pour lequel j'ai écrit une préface. Il existe une école anglo-saxonne qui s'est autobaptisée « anthropologie anarchiste ». Elle se réclame notamment de l'ethnologue français Pierre Clastres, pour qui ce qui est normal dans une société, c'est de se protéger contre la montée d'un pouvoir excessif. Ce qui n'est pas normal, c'est quand ces mécanismes de défense cèdent. On peut lire à ce sujet, dans *Eurozine*, un article de David Graeber et d'un égyptologue anglais, David Wengrow¹. Auparavant, la question du pouvoir et du contre-pouvoir n'était pas toujours posée, parce que dans la vision linéaire et ascendante de l'évolution cela allait de soi. Cette question s'inscrit dans un vrai dialogue entre archéologues et ethnologues.

Vous considérez-vous, en tant qu'archéologue, comme moins engagé dans l'écriture idéologique du passé que l'historien ?

Non, on l'est tout autant, et l'archéologie est même éminemment sensible idéologiquement. C'est aussi le sens de mon livre sur les Indo-Européens. L'archéologie est sans cesse manipulée. L'un des plus vieux textes archéologiques que l'on connaisse, retrouvé sur le site de Mari, concerne le roi Nabonide, qui a par hasard découvert un temple du roi Hammourabi, plus ancien de

1500 ans. Nabonide exprime sa joie : « Je l'ai retrouvé, j'ai été extrêmement content, j'ai organisé la fouille, je l'ai restauré à l'antique. » On voit qu'il s'identifie à Hammourabi. Par la suite, ce processus d'identification aux ancêtres originaires supposés ne cesse pas, tantôt avec les Gaulois, tantôt avec les Francs. J'ai fait beaucoup d'archéologie dans les Balkans et j'y ai vu comment des nations neuves empruntaient elles aussi ce chemin. L'archéologie n'est pas moins idéologique que n'importe quelle autre science humaine.

L'archéologie se construit comme science au XIX^e siècle, et vous avez en effet bien montré comment elle était alors prise dans la construction des idéologies nationales. Nous pourrions peut-être revenir sur les variations des rapports de l'archéologie avec les autres disciplines : lorsque la Société préhistorique française est créée, en 1903, l'intérêt pour l'indo-européen s'est dissous. Les rapports entre l'archéologie et l'anthropologie physique, très présents quand Paul Broca, en 1859, crée la Société d'anthropologie de Paris, sont ensuite mis au second plan, avant que le rapprochement archéologie-génétique ne fasse, ces dernières années, ré-émerger ces questions.

Archéologie et anthropologie s'ancrent en France dans des traditions un peu différentes. Ceux qui, autour de Broca, fondent l'école d'anthropologie de Paris sont essentiellement des médecins, et donc d'une certaine manière des amateurs, mais la discipline n'est pas encore constituée comme discipline professionnelle. À côté, l'archéologie se constitue en science institutionnelle en France, mais ne se préoccupe que du passé *intéressant* :

l'Orient, la Grèce, Rome... En 1846 est fondée l'École française d'Athènes (le plus vieil institut archéologique du monde), mais c'est seulement en 2002 qu'est créé l'Institut national de recherches archéologiques préventives pour la France. N'importe quelle capitale européenne possède un grand musée national qui exalte l'archéologie et l'histoire du pays, mais au centre de la capitale française, si l'on a bien un grand musée, on y voit tout sauf des objets qui proviennent de l'actuel territoire français. Il y a bien un musée à Saint-Germain-en-Laye, mais dans une banlieue lointaine, et ce musée d'Archéologie nationale ne dispose que de peu de crédits, n'attire que peu de public, et n'a jamais fait l'objet d'un des grands travaux présidentiels. Donc, en France, l'archéologie professionnelle, c'était l'Orient, la Grèce, Rome. L'archéologie du territoire métropolitain a été longtemps faite par des amateurs, curés, médecins, instituteurs, petits rentiers, qui étaient autodidactes. Ce sont des petits-bourgeois, libres-penseurs, amateurs, qui fondent la Société préhistorique en 1903. C'est seulement à partir de ma génération, dans les années 1970, que l'archéologie se professionnalise progressivement. Au milieu des années soixante-dix, on compte environ 600 archéologues professionnels, et une majorité travaille sur l'étranger. Maintenant, on compte entre 4 000 et 5 000 archéologues, la majorité travaillant sur la France. C'est une transformation très récente. La raison en est que l'archéologie ne joue pas de rôle dans la construction de l'identité nationale en France. Le territoire national est constitué

de longue date, l'unité du royaume de France est ancienne ; c'est différent pour les Allemands, dont le pays a longtemps été divisé en de multiples États. Le problème de leur identité va se poser de façon plus forte et l'archéologie en sera l'un des relais. Pour revenir à l'anthropologie, elle émerge petit à petit avec le concept moderne de race, qui apparaît à la fin du XVIII^e siècle. Linné classifie quatre races d'hommes, qu'il définit déjà de manière raciste. Quand la Société d'anthropologie est fondée par Broca, elle se fixe pour objet « l'étude scientifique des races humaines ». Pourtant, ces médecins-là sont plutôt progressistes. Ils considèrent que la gloire de la colonisation française est d'aider les races infortunées à s'élever dans la hiérarchie des races. Mais cette perspective ne s'installe pas durablement. En effet, le discours sur la race rencontre un problème avec le cas français. Il est difficile de dire que les Français sont une race homogène. La France suscite au contraire un discours sur le métissage harmonieux des races. Et puis, quand on veut quantifier plus précisément le discours sur les races, on multiplie les mesures anthropométriques, si bien que l'on n'arrive plus à faire des groupes distincts. Dès la fin du XIX^e siècle, les scientifiques abandonnent l'idée de race. L'anthropologue Paul Topinard affirme alors que « la race n'existe pas ». Le racisme devient donc purement idéologique à partir de la fin du XIX^e siècle. Mais il y a des poches de résistance en France, où l'école de Vallois continue de mesurer les crânes jusqu'au début des années 1980.

Les hommes de la préhistoire parlaient-ils *une* langue ?

Dans *Mais où sont passés les Indo-Européens ?*, vous dénoncez le passage de l'hypothèse linguistique à l'hypothèse du peuplement à partir d'une souche commune. Mais si l'on fait abstraction du cas de l'indo-européen, pensez-vous que l'idée, chère par exemple à un Fustel de Coulanges, de trouver dans les langues des traces de croyances, de mœurs, de coutumes plus anciennes qui pourraient éventuellement nous faire accéder aux mentalités de sociétés préhistoriques, est aujourd'hui tout à fait caduque ?

Sans la grammaire comparée, les archéologues ne se seraient jamais posé le problème d'une histoire de l'Europe commençant avec un petit peuple originel, parti « de quelque part » ; rien ne l'aurait suggéré dans le matériel archéologique. Tout provient donc d'une hypothèse linguistique de philologues allemands du XIX^e siècle. Du point de vue d'un archéologue actuel, s'il y a des rapports entre langues, cela témoigne forcément d'événements historiques ; si le sanscrit ressemble plus à l'allemand qu'au chinois, cela témoigne forcément de quelque chose, de même que l'aspect physique, dans la mesure où il peut être héréditaire, mais aussi parce qu'il peut résulter de l'environnement, signale quelque chose. Encore faut-il avoir les moyens de trouver ce dont il retourne. L'explication suppose un travail interdisciplinaire ; les archéologues ne sont pas les linguistes, et réciproquement.

Dès le milieu du XIX^e siècle se constitue la paléontologie linguistique d'Adolphe Pictet : elle postule que, si l'on trouve le

même mot dans les différentes langues indo-européennes, c'est qu'il existait quelque chose qui correspondait dans la contrée originelle. Cette démarche a connu une certaine fortune, et continue d'être pratiquée. Mais je reste sceptique, il y a un risque évident de circularité. Par exemple, si l'on n'identifie pas de racine commune dans les langues d'Europe et d'Asie pour désigner les arbres, alors on en conclut qu'il n'y avait pas d'arbres dans la patrie originelle...

Vous paraît-il absurde de penser que la conception des langues qui se développe au XIX^e siècle, et qui voit celles-ci comme portant de multiples traces d'âges divers, stratifiées, érodées et mêlées, ait pu féconder la pensée archéologique au cours de la même période, ou par la suite ? La linguistique, qui était alors une science dominante, aurait-elle pu enrichir la conception du « sombre abîme du temps », pour reprendre la formule de Buffon dont un archéologue, Laurent Olivier, a fait le titre d'un livre de réflexion sur votre discipline² ?

Laurent Olivier est ce que l'on pourrait appeler un archéologue postmoderne, il appartient à un courant appelé en archéologie « post-processuel », essentiellement anglo-saxon, très peu présent dans l'archéologie française. Celle-ci s'est toujours tenue très à l'écart de la problématique indo-européenne, d'origine germanique. Les anthropologues, eux, s'y sont confrontés. Les archéologues et préhistoriens français ne sont pas obsédés par l'idée de race. Les

préhistoriens français vont plutôt prétendre à une espèce d'universalité. Les civilisations qu'on définit dans la vallée de la Somme sont censées avoir valeur universelle (Chelléen, Magdalénien). Le grand archéologue Joseph Déchelette (fin XIX^e-début XX^e) écrit un monumental manuel de préhistoire gallo-romaine au tout début duquel il indique, juste dans une petite note, qu'il ne traitera pas de la question indo-européenne, celle-ci ayant été pour l'essentiel « un carrefour d'erreurs ». À part en Allemagne, où la question était devenue extrêmement idéologique, je n'ai pas le sentiment que cela ait eu une grande influence sur les archéologues, en tout cas ni en France ni en Angleterre.

Quel est le rapport actuel des archéologues à la question de la langue ? D'une part, la manière de poser cette question ne s'est-elle pas élargie, par exemple par la prise en compte non seulement des premières écritures, mais aussi des images, de l'art pariétal ? La limite histoire/préhistoire, déterminée justement par la question de l'écriture, ne pourrait-elle pas être interrogée par les définitions plus ouvertes de l'écriture proposées dans les travaux récents d'anthropologues ou d'historiens ? Je pense par exemple à un article de Silvia Ferrara sur les protoécritures qui met en relation l'écriture et l'iconographie, le linéaire A et les hiéroglyphes crétois, évoquant la possibilité d'une écriture « iconique³ ». Pourrait-on aller jusqu'à considérer aujourd'hui l'art pariétal comme une protoécriture ? D'autre part, le sous-titre français de l'ouvrage de Colin Renfrew *L'Énigme indo-européenne* est « archéologie et langage » : son point de départ est

l'impossibilité d'accéder avec certitude à la langue préhistorique ; et c'est pourtant tout l'objet de son livre que d'essayer, ensuite, d'accéder à ces langues préhistoriques... D'autres travaux – l'ouvrage que vous-même avez coordonné avec Bernard Laks, mais aussi un article de Jean-Jacques Hublin⁴ – reviennent, quant à eux, à la question de la langue mère par le biais de la paléanthropologie. La question de la langue est donc aussi présente que problématique dans les travaux des préhistoriens.

Les *Homo sapiens* comme vous et moi existent depuis 40 000 ans en Europe. Les facultés psychomotrices n'ont pas changé. Par ailleurs, on sait que Néandertal émerge en parallèle avec Sapiens. Il a lui aussi toutes les capacités pour parler. Néandertal et Sapiens ont une capacité cérébrale comparable. On n'a conservé de traces que de leur faculté de symboliser. Sur les parois des grottes ornées, on trouve une série de signes qui ne sont pas des gribouillis aléatoires puisqu'on peut en faire une typologie. Leroi-Gourhan aurait dit qu'« ils ne sont pas passés loin de l'écriture ». On sait que les grands singes ont plusieurs dizaines de sons signifiants, déjà. Les sociétés simples connaissent le principe de la symbolisation par des signes. Par ailleurs, dans des sociétés orales, on peut transmettre par la mémoire des épopées, des généalogies de dizaines de milliers de lignes. Mais c'est avec l'organisation étatique qu'on voit apparaître l'écriture. Quand les États s'effondrent, on voit aussi disparaître l'écriture ; le linéaire B mycénien disparaît avec les Mycéniens. Le rapport à l'écriture ne recouvre pas le rapport à

la langue, mais c'est le seul qu'on peut avoir en tant qu'archéologue.

De façon régulière revient l'idée que, puisque les humains forment un arbre généalogique à partir d'un point réduit, il a pu y avoir une langue originelle qui se serait ensuite démultipliée. Au début du ^{xx}^e siècle, un linguiste italien, Alfredo Trombetti, développe cette thèse, puis cela s'estompe avec le développement de la linguistique saussurienne. Avec le structuralisme, la dimension diachronique et l'évolutionnisme sont déconsidérés. Puis cela revient dans les années 1990, lorsque des stars de la linguistique états-unienne comme Merritt Ruhlen et Joseph Greenberg essaient de reconstituer la langue originelle, affirmant identifier une trentaine de mots communs à toutes les langues du monde. Leurs travaux ont été critiqués de manière pointue par la statistique. Je suis plutôt convaincu par ces critiques. Il est banal de supposer qu'il y aurait eu une langue originelle, mais cela reste invérifiable. On a montré statistiquement qu'avec toute la latitude que se donnaient ces chercheurs, c'est-à-dire un certain nombre de phonèmes considérés comme équivalents ainsi que des équivalents sémantiques très larges, en gros, cela devait marcher à coup sûr. Cependant, je constate qu'on parle maintenant beaucoup moins de la langue originelle.

En fin de compte, quand un préhistorien veut penser la langue, il aboutit très vite à la question de l'origine et donc des modèles de reconstitution des langues. Cela s'opposerait à votre vision plus nuancée de ces sociétés préhistoriques. Mais si le mythe indo-européen est lié au modèle de l'arbre, du *Stammbaum*, c'est-à-dire à un modèle généalogique,

d'autres modèles ont été élaborés par les linguistes, y compris récemment, tel le modèle de la vague, de l'onde⁵.

La théorie des vagues est ancienne : c'est Johannes Schmidt qui l'a inventée, mais à propos de l'indo-européen. Hugo Schuchardt, le premier créoliste, la défend lui aussi. Très tôt, il va y avoir un conflit entre les néogrammairiens indo-européanistes stricts, les *Junggrammatiker*, et les partisans de la nouvelle théorie. Récemment, un groupe de trois sinologues a publié une critique de mon livre⁶ dans laquelle ils défendent le modèle de l'arbre. Hors de l'arbre, point de salut ! La distinction entre l'arbre et le réseau apparaît dès les années 1870-1880 et divise toujours. Il y a toujours des linguistes qui font de la génétique des langues, de manière beaucoup plus riche que les néogrammairiens qui construisent des arbres. Derrière ce débat, qui reste actuel, ce qui est en jeu, c'est la vision de la langue comme être biologique. Les arborescences ont un sens en biologie, mais parce qu'elles modélisent des processus de reproduction tout en admettant des entrecroisements : il n'y a pas d'arbres purs. Les modèles en réseaux me paraissent plus pertinents. On comprend bien que c'est la conception de la relation entre langue et peuple qui est en jeu derrière ce débat entre l'arbre et le réseau, la question de l'origine, de la permanence. Cela renvoie à des discours comme ceux de de Gaulle (« la France vient du fond des âges ») ou de Finkelkraut, pour qui la France serait restée « identique » entre les invasions barbares du Moyen Âge et les « nouveaux barbares » du ^{xx}^e siècle.

Avez-vous été surpris des réactions que votre livre a suscitées chez certains

linguistes ? Je pense par exemple à Romain Garnier et Xavier Delamarre, fondateurs d'une revue consacrée à l'indo-européen, *Wékwos*, dans les premiers numéros de laquelle vous êtes pris à partie.

J'aurais été surpris s'il n'y avait pas eu de réaction de l'extrême droite, à laquelle Xavier Delamarre est associé.

J'ai d'ailleurs dû demander une médiation à Wikipédia pour obtenir que les critiques de mon livre soient citées avec l'indication de leur provenance. Mais j'ai aussi des discussions courtoises avec des indo-européanistes plus objectifs. Cette discipline ne représente cependant qu'un petit canton de la linguistique historique.

Écrire l'histoire de la préhistoire

Chez l'historien, l'empathie, dont on ne peut s'empêcher de penser qu'elle est à la racine des questions qu'on se pose sur le passé, s'étaie fortement sur les textes, sur la parole des hommes du passé. Comment l'empathie se crée-t-elle quand il n'y a pas la médiation de la langue ?

Je ne considère pas que l'empathie soit très mobilisée en archéologie, du moins dans l'archéologie des périodes anciennes. Les restes humains, par exemple, constituent pour nous essentiellement des sources de connaissances. Les débats autour du statut des vestiges humains, du fait qu'ils doivent revenir aux descendants de leur ethnie, bénéficier d'un rituel funéraire, sont très présents dans les pays où il y a eu des indigènes spoliés par des colonisateurs, mais ils ne nous concernent pas de la même façon, nous, les archéologues du territoire national français. En Europe, les indigènes, c'est nous, alors le problème peut se poser différemment. En ce qui concerne les périodes préhistoriques, pour lesquelles on ne connaît pas la langue des échanges, comme il manque beaucoup d'informations, il est difficile d'avoir de l'empathie. À Pompéi, c'est différent.

L'horizon de votre travail ne reste-t-il pas d'approcher un rapport au monde, de déduire, même hypothétiquement, la manière dont ces hommes d'un passé reculé vivaient ou pensaient leur rapport au monde ?

Pour les périodes préhistoriques au sens propre, c'est-à-dire sans écriture, je ne vois rien de tel ni dans mon vécu ni dans celui de mes collègues. Notre travail reste un travail très statistique sur les décors des poteries, sur les formes. Il porte sur l'environnement, vise à reconstituer la flore, la faune... J'essaie de mettre de l'ordre, d'établir la succession des sociétés, de reconstituer l'économie, les techniques, de comprendre comment ces sociétés apparaissent, pourquoi elles disparaissent. Cela reste relativement abstrait.

Pourtant, dans vos travaux récents, on remarque la volonté de rendre concrète la vie du néolithique, ces dix millénaires qui ont disparu.

Cela passe par des questions concrètes : pourquoi les premiers chefs ? pourquoi l'agriculture plutôt que la chasse et la cueillette ? Mais ces questions supposent-elles de l'empathie ?

Quand vous parlez de l'alternance entre sociétés égalitaires et sociétés inégalitaires au cours des « dix millénaires oubliés », c'est une incitation pour le lecteur à se placer lui-même dans cette vision à long terme et à se dire que les évolutions que nous connaissons actuellement ne sont peut-être ni irréversibles ni définitives. Il y a donc bien un rapport avec le présent.

Quand vous fouillez un village qui a 8000 ans, vous vous dites bien : oui, il y a 8000 ans que personne n'avait jamais posé le pied sur ce sol, mais c'est en dehors de la démarche scientifique, c'est tout ce qui fait le charme du métier par ailleurs. À propos de Lascaux, par exemple, c'est ce qui distingue l'œuvre de Leroi-Gourhan, pleine de statistiques, d'énoncés vérifiables, et qui se veulent parfois prédictifs, de l'œuvre d'un Georges Bataille, *Lascaux ou la Naissance de l'art*, très beau livre, mais avec lequel on est dans un autre registre, dans un autre ordre de discours. J'ai participé à un livre, *Exquise Planète*, où un physicien, un biologiste et moi-même devions inventer une planète⁷. Moi, j'étais chargé d'inventer les sociétés. C'était très intéressant, mais en dehors de mon travail d'archéologie.

Vous adoptez dans *Mais où sont passés les Indo-Européens ?* comme dans *On a retrouvé l'histoire de France* une démarche qui est celle de la déconstruction. Avez-vous songé à une nouvelle manière d'exposer la protohistoire sans en passer par la déconstruction, mais en cherchant de nouvelles formules d'écriture ou de nouveaux *media* pour présenter la protohistoire ?

Je me suis beaucoup investi dans la vulgarisation, ou plutôt dans la

diffusion. Avec Dominique Garcia et Alain Schnapp, nous avons sorti l'année dernière ce gros livre, *Une histoire des civilisations*, sous-titré « Comment l'archéologie bouleverse nos connaissances ». Quand j'étais président de l'INRAP, j'étais frappé de l'hostilité brutale non seulement des aménageurs économiques, mais aussi des hommes politiques, des élus locaux, qui se plaignaient de ce que les archéologues les rançonnaient sans rien leur rendre. Je l'explique par un problème de légitimité de l'archéologie du territoire français. Comme l'histoire de France commence dans les livres par des défaites (celle des Gaulois, puis des Romains, puis d'une certaine manière celle des Francs, envahisseurs assimilés), les origines ne sont pas valorisées. J'ai donc compris que c'était une bataille culturelle. On a fait beaucoup d'efforts avec l'INRAP, beaucoup de livres. Par rapport aux livres d'histoire traditionnels, ils s'efforçaient de montrer que la marche de l'humanité n'est pas forcément linéaire et triomphale, ils tâchaient d'introduire de la complexité dans la vision des effondrements de civilisations. Certes, dans les « âges sombres » de la Grèce, il n'y a plus de fresques, plus de masques en or..., mais c'est là que prend racine le « miracle grec ». L'image de l'effondrement reflète en partie la vision des vaincus, des couches dirigeantes qui vont disparaître.

Est-il nécessaire et suffisant, pour toucher le public, de déconstruire les clichés trompeurs, ou bien faut-il lui apprendre à apprécier certaines choses qu'il n'est pas habitué à regarder ?

L'INRAP a organisé en 2011 une exposition sur les Gaulois à la Cité des sciences de La Villette. Elle s'intitulait

« Une exposition renversante » parce qu'elle renversait les clichés sur les Gaulois... Elle a eu un beau succès. On exposait des traces de trous de poteau... Rien de pire qu'un trou de poteau à exposer ! Mais c'était possible parce que l'exposition avait lieu à la Cité des sciences. Au Grand Palais ou au Louvre, ça n'aurait pas été possible, il n'y aurait eu que des chefs-d'œuvre, éclairés par des spots, et sans explications. Il y a une vraie bataille idéologique et culturelle quant à la présentation de ces objets. Nous avons fondé les Journées nationales de l'archéologie, qui se tiennent un week-end au mois de juin. Récemment, *Libération* a publié quatre pages sur le néolithique. Il y a trente ans, cela n'aurait pas été possible. Mais c'est aussi parce que, quand on ne sait pas très bien où l'on va, on s'intéresse plus aux origines. Il est significatif que l'archéologie préventive ait commencé en France précisément au début de la crise économique, au début des années soixante-dix, au moment aussi où commençait la montée de l'extrême droite.

Une installation comme celle de Daniel Spoerri, qui enterre les reliefs d'un banquet, peut-elle aussi conférer une dimension esthétique à des choses qui en semblent dépourvues ? A-t-elle des répercussions dans la perception de votre discipline ?

Le paradoxe, c'est que ma génération s'est constituée contre les historiens de l'art. Pour nous, c'étaient les ennemis, et nous, nous avions une vision beaucoup plus anthropologique. On s'est débarrassé des historiens de l'art, mais, à la fin de ma carrière, ce sont les artistes qui nous ont rattrapés parce que dans le cadre des inquiétudes actuelles un

certain nombre d'artistes se sont posé la question des vestiges matériels des sociétés. J'ai donc fait la fouille du banquet enterré par Daniel Spoerri. On est en train de la publier. J'entendais récemment un muséologue parler comme d'une tendance actuelle de la rencontre entre archéologie et art contemporain. On va bientôt inaugurer à Beaubourg une exposition sur les artistes qui se sont intéressés à l'archéologie. C'est effectivement dans l'air. On peut aborder plus facilement aujourd'hui l'idée des effondrements.

Vous aimez écrire. Quelles sont vos motivations pour écrire ? Quel est votre rapport à l'écriture de l'archéologie et de l'histoire ?

Je pense que mon goût de l'écriture est lié à un côté militant, j'appartiens à une génération qui prétendait « changer la vie », il en reste forcément quelque chose, au moins l'idée de faire passer, de partager. Je suis fils, petit-fils, arrière-petit-fils même, d'enseignants. Ça doit compter aussi. Et puis, vous savez aussi bien que moi qu'écrire est un outil pour comprendre. Écrire n'est pas juste projeter, c'est en écrivant qu'on élabore. Or je cherche passionnément à comprendre, comprendre par exemple cette idée bizarroïde d'inventer l'agriculture et l'élevage, avec toutes leurs conséquences, comprendre pourquoi il y a des chefs...

Quelles sont les choses les plus difficiles à expliquer quand on écrit en archéologue ?

Il faut essayer de cerner les représentations qu'a le grand public. C'est l'avantage d'être enseignant, j'ai toujours tenu à faire du premier cycle pour voir les questions

qui peuvent se poser ; j'aime bien faire des conférences dans des villages, à de petites associations, faire des visites de chantiers en cours, parce qu'on a souvent là de vraies questions. Certaines choses

nous semblent évidentes, on ne voit pas qu'il faut les reprendre à zéro, comme ces « dix millénaires oubliés » dont il n'est question ni dans l'enseignement ni dans la culture générale.

Notes

- 1 David GRAEBER, David WENGROW, « Comment changer le cours de l'histoire (ou au moins du passé) » [en ligne], traduit de l'anglais par Lucie Rondeau du Noyer et Olivier Lenoir, *Eurozine*, 3 juillet 2018, <<https://www.eurozine.com/comment-changer-le-cours-de-lhistoire/>> ; *La Revue du Crieur* (n° 11, 2018) a repris l'article dans un dossier intitulé « Comment changer le cours de l'histoire » comportant également des contributions d'Emmanuel Todd, d'Irène Pereira et de Jean-Paul Demoule.
- 2 Laurent OLIVIER, *Le Sombre Abîme du temps. Mémoire et archéologie*, Seuil, 2008.
- 3 Silvia FERRARA, « De la figure à l'écriture. Tradition iconographique et naissance du hiéroglyphique en Crète minoenne », traduit de l'anglais par Rémi Hadad, *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, n° 70, 2018, p. 82-103, DOI : 10.4000/terrain.17259. Voir également son projet ERC INvention of SCRipts and their BEginnings (INSCRIBE), 2017-2022.
- 4 Bernard LAKS (dir.), *Origin and Evolution of Languages. Approaches, Models, Paradigms*, Londres, Equinox, 2008 ; et Jean-Jacques HUBLIN, « La langue des premiers hommes », dans Jean-Marie HOMBERT (dir.), *Aux origines des langues et du langage*, Fayard, 2005, p. 102-117.
- 5 Voir par exemple Alexandre FRANÇOIS, « Trees, waves and linkages. Models of language diversification », dans Claire BOWERN, Bethwyn EVANS (dir.), *The Routledge Handbook of Historical Linguistics*, New York, Routledge, 2015, p. 161-189.
- 6 Thomas PELLARD, Laurent SAGART, Guillaume JACQUES, « L'indo-européen n'est pas un mythe », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, vol. 113, n° 1, 2018, p. 79-102, DOI : 10.2143/BSL.113.1.3285465.
- 7 Pierre BORDAGE *et al.*, *Exquise Planète*, O. Jacob, 2014.